

Un barrage contre le pacifisme

Dialogue (Deuxième partie)

Dis moi seulement, d'où vient cette question de la « violence » ?

Cette question, les journalistes nous la posent toujours d'une manière telle qu'on comprend vite qu'on n'a pas le choix de la réponse : dans les interviews, on est sans cesse sommé de se dire *non violent*, pour rester crédible. Elle est aussi au cœur du discours des autorités qui martèlent que le mouvement est « violent » pour le stigmatiser et le discréditer aux yeux des gens. D'où l'importance de prendre le contre-pied de ce discours et de rappeler que, dans ce mouvement, nous sommes en immense majorité pacifistes dans l'âme, nous préférons le dialogue qui nous est refusé à la violence qui nous est imposée.

Mais dire cela, ce n'est pas prendre le contre-pied des autorités, c'est faire leur jeu. La question des moyens posée indépendamment de la situation qui vous est faite – on vous fait quand même la guerre, à vous et à la nature – est un piège que vous tendent vos ennemis. Ils font ça afin que vous ne puissiez même pas avoir l'idée de constituer un « rapport de force ». Ils font ça pour vous cantonner à un rôle inoffensif de négociation, qui vous oblige à déléguer le pouvoir à un représentant – et la farce de la représentation peut recommencer. Ne jamais oublier : il ne peut y avoir de négociation réelle qu'entre puissances de force (à peu près) égale. Toute autre « négociation » ne peut être qu'une mascarade, ne peut être que la doléance que présente le sujet faible au souverain tout-puissant – à moins que ce que votre porte-parole négocie, ce soit moins la fin des travaux que le début de sa carrière politique. Pour négocier, il faut d'abord constituer une force, une force politique. Plus vous vous drez pacifistes, plus cela vous sera difficile. En plus, vous préparez le terrain au prochain coup des autorités : diviser le mouvement en « bons citoyens pacifistes » et en « méchants occupants violents », ce qui tuera la lutte.

Peut-être as-tu raison, mais il y a une donnée nouvelle que tu ne connais pas. Aujourd'hui, les gens sont extrêmement sensibles à la violence. Elle a pris une place centrale dans l'imaginaire, elle fascine et terrifie, c'est le sacré de notre génération. Plein de militants cèdent à son charme, et moi aussi, quelque part, je rêve de voir ces machines brûler. Mais compte tenu de cette hypersensibilité à la violence, ce serait désastreux pour notre image dans l'opinion publique.

Mais tu confonds tout ! La violence, ça s'exerce contre des personnes ou des êtres sensibles, pas contre des machines. Détruire des machines, ce n'est pas de la violence, c'est du sabotage pour mettre les forces de destruction hors d'état de nuire. Oui à toutes les offensives, qu'elles soient, dans le langage de la police, « violentes » ou « non violentes ». Car ce n'est pas de cette manière qu'il faut se définir, et il ne faut pas se laisser définir ainsi. Cette question est un piège pour diviser et paralyser. Ce qui compte, c'est de se définir d'abord comme résistant, se définir par les fins que l'on vise et l'analyse de la situation que l'on fait, plus que par les moyens qu'on est prêt à utiliser. Quant à celles et ceux qui soulignent être « légalistes », tu as raison de te méfier : ils risquent fort de se révéler vite être des « passifistes », des partisans de la passivité (ce qui se combine très bien avec une intense agitation dans la négociation). Ou des opportunistes qui préparent leur dissociation, leur passage à l'ennemi. En tout cas, insister sans cesse là-dessus quand tous les recours sont épuisés et que toutes les négociations politiques ont été vaines, c'est se préparer à assister passivement au désastre.

Tu as raison, mais il me faut souligner une dernière chose : moi aussi, je suis pour l'offensive et l'audace – c'est ce qui nous manque le plus. Mais je ne pense pas qu'on ait besoin d'être « violent ». Celles et ceux qui ont le plus ralenti les travaux et la police, ce sont les enterrés et les grimpeurs, pas les barricadiers, même s'ils ont un rôle à jouer. Tu as raison de nous mettre en garde sur un mot qui, aujourd'hui, met finalement tous les illégalismes dans un même sac, pour les condamner en bloc, sans plus distinguer entre le bris de machine et la violence sur personne. Mais tu me sembles céder, comme tant de jeunes d'une époque nourrie aux scènes de bataille, à la fascination pour la violence. N'oublies pas : on peut être offensif sans être agressif, on peut arrêter les machines sans les détruire, on peut renverser le pouvoir sans le prendre – et c'est ce dont je rêve.

Laisse moi clore ce débat en te parlant d'une autre lutte encore, qui m'a semblé exemplaire. J'ai rencontré une italienne la semaine dernière. Elle venait d'une vallée qui s'oppose depuis des années à un projet de ligne TGV, le Val de Suze. Là-bas, la lutte s'enracine notamment parce que, face à la violence de l'Etat, tout le monde est conscient qu'il faut revenir au droit de légitime défense et au devoir de résistance à l'oppression. Toutes les composantes de la lutte participent à des actions offensives communes, chacune avec ses moyens. Et tous les inculpés y jouissent d'un soutien inconditionnel.

Un spectre hante la forêt de Sivens, c'est le spectre de la résistance.

Un pacifiste contre le barrage ?

Dans ce dialogue, écrit avant la nuit où Rémi a été abattu par la police, nous voulions remettre en question un discours « pacifiste » qui prenait de plus en plus de place dans le mouvement d'opposition au barrage. Lors du concert à Matens, organisé en soutien aux *inculpés de la lutte*, le terme était dans toutes les bouches, sans que son incongruité, dans de pareilles circonstances, ne frappe quiconque. Pour autant, il ne s'agissait pas de faire un éloge des « violents ». Nous ne nous reconnaissons ni dans l'une ni dans l'autre de ces catégories. Nous pensons que cette distinction est factice, comme le suggère le fait qu'il est bien délicat de nommer son pôle « obscur » ; les « violents », les « radicaux », les « cagoulés » ou, dans le dialogue que vous venez de lire, les « résistants » : autant de catégories inadéquates. On peut être pacifiste et radical, résistant et non violent. Ce sont des étiquettes répulsives qui ne disent rien sur les gens ainsi qualifiés, mais beaucoup sur ce dont ont peur ceux qui les stigmatisent de cette manière. *Quiconque prend l'épée périra par l'épée. Et quiconque ne prend pas l'épée périra sur la croix.* (Simone Weil, in *Cahier VI*) Cette opposition artificielle ne fait que figer en « identités » des gestes, des comportements, des stratégies. Mais nous savons que la réalité est tout autre. Notre perception de la « violence » est éminemment subjective, et fille de son époque. Il fut un temps pas si lointain où la violence ne désignait que les actes visant des personnes de chair ; on parlait alors de sabotage pour qualifier les actes visant les choses, comme par exemple la destruction de machines. Aujourd'hui, la femme d'un conseiller général pro-barrage peut dénoncer comme « extrêmement violent » le fait qu'on ait jeté dans son beau jardin des cartouches de gaz lacrymogène.

Notre rapport à la violence est mouvant : que l'on soit prêt ou non à se masquer le visage et à jeter trois cailloux dépend de notre tempérament et de notre humeur, des circonstances, de l'attitude des forces de l'ordre, des chances ou non de succès d'un assaut physique. Il n'y a pas les « pacifistes » d'un côté et les « violents » de l'autre. Il y a des hommes et des femmes, qui passent d'un geste et d'une tactique à l'autre. Dans notre mouvement, nous ne connaissons d'ailleurs pas d'authentiques « pacifistes », comme Lanza Del Vasto qui paradoxalement se définissait comme un vrai « guerrier », rappelant ainsi que *le vrai guerrier n'est pas belliqueux*. Il y a par contre beaucoup de « pacifiques » qui, face à la conflictualité et aux rapports de force inhérents à la sphère politique, dissimulent sous ce vocable leurs propres peurs. La victime de la police est l'exemple même de cette réalité mouvante : comme nous tous, il était enragé de voir la forêt dévastée, tenaillé par la colère devant les provocations des argousins. C'est lui qui est mort ; ç'aurait pu être toi, qui lit ce texte.

Depuis les soulèvements populaires des années 70 et leur mise en déroute, les moyens de résistance qui se sont progressivement imposés et qui sont aujourd'hui les

plus pratiqués sont liés à l'image et au symbole. A Sivens on s'enterre, on « prend racine » pour barrer le chemin aux machines ; on replante, dans la forêt changée en lit de copeaux, de jeunes arbrisseaux. Ces pratiques pacifistes portent en leur sein le souci de donner aux médias qui la relaient une « bonne image » de la lutte, mêlé de considération morale quant à l'usage de la violence. Nous vivons dans une société en état de paix ; c'est à dire où la violence emprunte des voies tellement détournées qu'elle parvient à ne plus être identifiée sous ce nom, et que l'emploi de sa forme la plus brute et matérielle – caillou & flashball – nous terrifie. Cet effet de répulsif moral que suscite tout emploi de la violence directe, matérielle n'est qu'un exemple de la prédominance, là comme partout, de la représentation sur la réalité. Mais qu'on se le dise : qui se bat par les images aura de l'influence dans un monde d'images, et contribuera à renforcer ce monde, contre lequel par ailleurs nous luttons.

L'influence par le symbole est peut-être nécessaire, aussi, à la lutte ; mais lorsqu'elle demeure si négligeable et si parallèle qu'elle échoue à enrayer une destruction bien réelle, il n'est plus possible de s'en tenir là. Alors se repose la vieille question des moyens et des fins. Toute l'équivoque vient de ce que nous souhaitons obtenir des *conséquences pratiques* par des *moyens symboliques* : faire cesser le travail des machines en infléchissant à notre égard l'opinion publique, qui ainsi gagnée à la cause infléchira elle-même le gouvernement, qui par crainte de la « mauvaise presse » qui découlerait de leur obstination ordonnera aux différents acteurs économiques et politiques du projet de cesser les travaux. *Nous voulons être indirectement efficaces.* Mais il y a là une contradiction dans les termes. Est efficace ce qui va au but par les moyens les plus directs. Notre but est de faire cesser les travaux du barrage. La réprobation morale de la violence doit laisser place à une stratégie d'ensemble. Tous les fronts de tous les mondes doivent être occupés. Celui des images, éminemment contemporain, en est un. Beaucoup plus désuet, comme tout ce qui s'exerce sans médiation, le sabotage en est un autre.

On ne mesure pas la force et la justesse d'une lutte aux moyens employés, qu'ils soient violents ou non. Il faut laisser l'image de la résistance pacifiste populaire contre la violence d'État comme modèle de la lutte aux journalistes amateurs de clivages simples. On considérera peut-être les chances de réussite d'une lutte à sa capacité à ne jamais se laisser réduire à un principe – à une image –, mais à occuper tous les principes et toutes les images – et donc à les subvertir. Cessons de nous enfermer dans des identités figées et pensons plutôt à comment agir de conserve, divergentes méthodes pour un objectif identique : l'abandon immédiat et définitif du projet de barrage, l'expropriation du Conseil Général et la réappropriation de la forêt de Sivens.

VICTORIA XARDEL, AURÉLIEN BERLAN